Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 42

Artikel: Celles qui portent la culotte
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-204550

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le diabolo est né, suppose-t-on, dans l'Extrême-Orient. Un ouvrage didactique en quatre volumes, *Les amusements de la campagne*, paru en 1826, dit à ce sujet :

« Tout porte à croire que ce jeu est originaire d'Asie et que c'est en Chine qu'il a été inventé ; je ne puis l'assurer cependant et sur son origine comme pour sa description, je m'en rapporterai volontiers à ceux qui en ont traité avant moi. « Le diable, dit l'un d'eux, est, en quelque sorte, formé par deux toupies d'Allemagne réunies par une même tige ; ce n'est que depuis peu d'années que l'on connaît ce bruyant joujou importé des Indes ; il est depuis longtemps connu à la Chine, où divers marchands de sucreries s'en servent pour appeler leurs pratiques. Il consiste en deux boules creuses, faites de bois, de métal, de bambou et même de cristal, séparées l'une de l'autre par une courte tige, chacune des cavités est percée d'un trou, dans un sens opposé, et une corde, tenant à deux bâtonnets, prend ce jouet par le milieu. En haussant et baissant rapidement chacnn des bâtonnets longs au plus comme l'avant-bras, le diable prend un mouvement de rotation très bruyant. On peut lancer ce jouet très haut, même à vingt ou trente pieds, et le retenir sur le cordonnet ; mais cette manière de jouer ne peut avoir lieu qu'en plain air (à la campagne surtout) et demande un joueur plein de force et d'adresse ».

Suivent dix exercices, nommés respectivement : *Terre-à-terre*, *Va-comme-je-te-pousse*, *A cheval sur le croissant*, *Le Danseur de Corde*, *Le Saut des Baguettes*, *Le Saut périlleux*, *Le Diable et ses Cornes*, *L'ascension de la Baguette*, *Le Diable sur la Croix*, *La Grande Voltige*.

La conclusion de l'auteur du traité est singulièrement suggestive :

« Ce jeu, déclare-t-il, est passé de mode. » En 1826 ! Et il ajoute ! « Dans dix ans, ce jeu peut revenir sur l'eau et alors on sera bien aise de retrouver dans mes pages ce qui le concerne. »

Les dix années en ont duré quatre-vingt-dix, mais la vogue en a refleuri avec frénésie. Et cependant le prophète n'avait pas trop tort de continuer :

« J'ajoute encore que, dans ma conscience, ce jeu ne méritait peut-être pas la vogue extraordinaire qu'il a obtenue ; mais qu'aussi nous ne devions pas l'abandonner indignement, comme nous l'avons fait. On en voyait partout, on n'en voit plus nulle part ; voilà bien le caractère français : toujours des extrêmes, rarement un juste milieu. Lecteurs, soyons plus sages, conservons un diable ; n'en jouons pas à toute heure, mais parfois, de loin en loin, qu'il nous fasse passer un moment. Les dames, en nous le voyant jouer, se le rappelleront avec plaisir ; ce sera un almanach des autres temps ; mais il a plu jadis et l'on aime à revoir un ancien ami. »

Cela est assez vrai, l'avenir l'a démontré. Mais le diabolo passera, comme ont passé bien des modes, pour ressusciter de nouveau au XXIme siècle, peut-être.

En attendant, des concours de diabolo s'organisent un peu partout, et les journeaux publient en toutes lettres les noms des lauréats, bambins de dix ans dont le bourgeon de la vanité va se développer d'une façon bien réjouissante, à moins que les pauvres petits ne meurent prématurément d'une diabolite aiguë ; car un médecin anglais vient de découvrir que l'excès de ce jeu détermine un mal des vertèbres dû à l'habitude que prennent les joueurs de renverser la tête en arrière.

Méfions-nous donc de ce diable ; mais ne le faisons pas trop noir, tout de même. Il rend agile et adroit. Le tout est de ne pas s'y livrer corps et âme.

Celles qui portent la culotte. — Le mari : « Eh bien, chérie, par gain de paix, je consens à reconnaître que tu as raison. »

— C'est bien, mais que cela ne te pousse pas à te croire le plus sage de nous deux !

* * *

Un monsieur abordant un garçonnet qui sanglote :

— Qu'as-tu donc, mon petit ?

— Ma mère m'a battu.

— Hum, elle n'a pas dû te faire si mal que ça !

— Pas si mal que ça ! demandez seulement à papa comment ça fait quand elle le giffle.

Duo. — Monsieur à la bonne :

— Qu'est-ce que c'est que ces cris, Louise ?

— C'est madame qui chante.

— Et bébé que fait-il ?

— Il tiurle aussi.

POURQUOI NOUS AVONS DE LA BARBE.

Notre commun père Adam, s'étant un jour régalé de sirop, s'endormit sous un arbre sans avoir passé sous son menton la traditionnelle serviette.

Survint un singe fatigué qui, prenant le dormeur pour un tronc d'arbre, s'assit dessus. Il venait de s'endormir à son tour, lorsque Adam incommodé le repoussa d'un geste violent qui lui arracha de violents cris de douleur et lui fit faire vers son postérieur des gestes désespérés.

Le malencontreux sirop avait fortement collé le derrière velu du singe au visage sans poils du premier homme. Aussi, lorsque le singe fut repoussé, laissa-t-il sur le visage de notre premier ancêtre tout le poil de la partie sur laquelle il s'assied.

Depuis lors, le visage de l'homme se recouvre de barbe et le postérieur du singe est dépourvu de poil. Depuis lors, aussi, les singes font des grimaces chaque fois que les hommes se présentent à leur vue. En revanche, ils sont très aimables pour les dames.

LO CAFÉ

Eintra ! Lé fenné baivan lo café, eintrâ pi,
Câ po cein jamé nion n'a pu lé déreindzi.
Craio que s'on criâvo: «Au fû ! la mâison bourlé !»
To lo premi ma fai sôveran lé z'écouallé,
Et cllia qu'arai lo mê de preseince d'esprit
Preindrai la cafetière et lo po au lassi.
— Cousena, se vo pllié, allein ! on écoualetta ;
Teni, dépatzi-vo. — Grandmaci, pas 'na gotta.
— Martze-t-on su on pî, cousena, dité dan ?
— Allein, po lo respet, mâ ne vu rein dé pan...
— On écoualett'onco, cousena. — Mâ que crâio,
Cousena, vo volliâi mé tormenta, lo vâio...
I'ein aré trau délau. — Mein de clliau compllimein ;
Cein qu'é bon va pè trâi — Se vo volliâi, allein...
— On écoualett' onco. — Na, na vretablliamein,
Cein me farâi chanta. — Bah ! lâi a bin onco
Quôque petit catzet de vouido ; vaide-vo,
Ne lâi pau cazu rein dedein clliau z'écoualetté.
— Na, na, ie ne vu pas. — Vouâiti que san petiouté.
— Allein, pouisque lo faut. — Cousena, sein façon,
On écoualett'onco. — Po stu iâdzo l'é bon !
Sindiqua, ie foudrâi po cein ître on bosset,
Câ de melliau café ne s'ein bâi rein nioncet,
Vo lo dio. — Eh bin ! dan, se faut vo craire, onco...
— I'ein ê trau, i'ein ê trau ! i'ein ê bin bu on pot.
— Vo fâ-t-e mô, petître ? — Oh ! po cein na, cousena,
Tot l'einvê, çâ mé mo à la tît, à l'estoma,
Mé lé fâ ti parti. — L'è justamein po cein
Que vo z'ein vu bailli onco iena. — Pe rein ?
Ora, estiusa-mè, i'ein ê prau po on iâdzo.
— Allein, tein. — Pe rein ! — Po la santé, coradza !
— Adan ne porré pas vo refusa, cousena...
— On écoualett'onco, teni, pe rein que iena.
— Ma fion ! po la vrreta, i'ein ê dza tant qu'au cou.
— Bah ! bah ! vo badena, vo z'ein ai bu se pou.
— Vâi, mâ quinna besson, dau lassi et dau sucro !
Et pu dâi petits pans ! et pu onco dau buro ;
Peinsa lâi, ie porré me grisa à la fin !
— No vollein asseyi ; po mé i'âméré bin
Vo vaire gris'on iâdzo, l'édé-me ci plliesi.
— L'è voutra faut'au mein, se ne pu mé teni !
— On écoualett'onco ? — Oh ! quand i'è prau l'è bon,
Sat écoualetté fan, que crâio, ôquié de rion :
Na. on battiau, ma fai ! n'ein bérai pas atant.
— Vo ne partérâi pas, sat écoualetté fan
On compto que n'è pas riond ; vo ne drumirai pas...
Mâ, vâio, lo café s'è on bocon trobllia.
Lisette ! refa z'ein. — Mâ dites, vollien-no,
Cousena, ein refère et ein rebaire onco ?
— Se peinso bin que na, n'ein ein pas bu se pou,
Ca, la vrreta sai dete, ein è bin tan qu'au cou.

Louis Favrat.

Pour passer la soirée.

Le Colin-Maillard à la silhouette. — Joué avec un peu d'art, ce jeu est très récréatif.

Ici, le Colin-Maillard n'a pas les yeux bandés. On étend sur un paravent élevé un linge blanc et assez fin, de la même manière que pour une lanterne magique.

Le Colin-Maillard monte sur un tabouret assez bas pour que son ombre ne porte pas sur le linge étendu sur le paravent. A quelque distance derrière lui, on place sur un guéridon une bougie allumée. On éteint toutes les autres lumières.

Toutes les personnes de la société passent alors à la file entre le Colin-Maillard — à qui il est défendu de tourner la tête — et la table où est posée la bougie. L'ombre de chaque personne se dessine alors nettement sur le drap.

Au fur et à mesure du passage de ces ombres le Collin-Maillard doit nommer à haute voix la personne dont il croit avoir reconnu la silhouette. Ses erreurs, très fréquentes, sont des plus amusantes.

Pas besoin de dire qu'en passant devant la toile chacun a soin de changer sa tournure, sa taille et sa démarche.

On pourrait, afin d'augmenter l'attrait du jeu, demander un gage à la personne dont la silhouette serait reconnue. En règle générale, c'est elle qui prend la place du Colin-Maillard.

POUR LE PATOIS

Notre bon vieux patois s'en va. Tous les patois s'en vont. D'ici quinze ou vingt ans, il n'en sera plus question que chez les philologues ; ce sera un article de musée. Oh ! il ne faut pas chercher à cacher la vérité ; le patois est à l'agonie. Les fils l'ignorent, les pères le comprennent à peine, les grands-pères ne le parlent plus guère. A l'école, le patois est un damné que l'on chasse sans pitié.

Mérite-t-il vraiment, ce pauvre patois, le mépris qu'ont pour lui messieurs les pédagogues ? Il ne semble pas, à lire les lignes suivantes publiées par le *Réformiste*, journal de réforme orthographique, et qui ont pour nous d'autant plus d'intérêt que notre patois a une grande analogie avec ceux du midi de la France.

L'auteur de l'article ci-dessous ne nous en voudra pas, espérons-le, d'avoir rétabli l'orthographe usuelle, pour nos lecteurs qui ne sont pas encore habitués à la nouvelle et qui écrivent toujours *comme*, *homme* avec deux *m*, *s'agit*, *régit* avec un *g* et non un *j* ; *nouveaux*, *joyeux*, *méridionaux* avec un *x* et non avec un *s*. Le *Conteur* n'est pas dans le mouvement, le pauvre ! Pardonnez-lui, M. Brégail — c'est le nom de l'auteur en question. A vous la parole, maintenant.

*

Nous n'ignorons certes pas que les patois méridionaux n'ont ni grammaire, ni règles précises, ni point d'appui sérieux dans le peuple.

Nous n'ignorons pas que ces patois sont appelés à disparaître et que la langue française est au contraire destinée à les enterrer.

Nous n'ignorons pas davantage que l'unité de langage fortifie et assure l'unité de la patrie et nous admettons volontiers que la langue nationale doit être l'objet de notre constante préoccupation.

Mais pour rendre fructueux l'enseignement du français, est-il donc absolument nécessaire